



Vous offre...

...Une transcription quasi-intégrale, d'une séquence « Grand journal de Canal Plus du 15 janvier 2010

Le tribunal du « Grand Journal » de Canal Plus juge Vincent Peillon

Michel Denisot présente : « *Nous allons revenir tout de suite sur le coup d'éclat de Vincent Peillon qui n'est pas venu débattre comme prévu hier soir avec Eric Besson sur France 2 ; il réclame la démission d'Arlette Chabot et provoque des remous dans la classe médiatique et politique (sic), il est avec nous ce soir pour s'expliquer* »

Michel Denisot : « *L'homme par qui le scandale arrive, Vincent Peillon* » (musique tonitruante)

I. Première session du tribunal

Michel Denisot retour en plateau : « *Pourquoi avez-vous pris cette décision et avez-vous agi de cette façon, pourquoi une telle stratégie ? Ne pas avoir annoncé avant que vous n'y alliez pas ?* »

Vincent Peillon commence par exprimer son indignation devant ce « débat sur l'identité nationale », qui vise selon lui « à lier l'identité nationale à l'immigration, de façon absolument délibérée », et que « ce n'est peut-être pas la question majeure dont il faut parler pour la France ».

Il peut parler sans être interrompu pendant 1 minute. Le réalisateur fait de nombreux plans sur tout le monde. Chacun semble trouver le temps long et ronger son frein. Apathie joue avec son stylo, l'air songeur. C'est Michel Denisot qui perd patience le premier : « *Revenons quand même aux faits d'hier. C'est le sujet* », répond Peillon. « *Non, c'est pas le sujet* », intervient Apathie. « *Si* », réplique Peillon, mais Denisot le reprend : « *Non c'est pas le sujet, là vous êtes sur le fond, ce n'est pas le sujet parce que vous acceptez de venir à un débat...* ». Avant qu'il ait pu répondre, Ariane Massenet intervient : « *Vous auriez pu refuser dès le départ cette invitation* »

Peillon tente alors de reprendre la main et le fil de son propos : « *Je vais m'expliquer là-dessus, si vous me le permettez, c'est assez important pour moi, et je n'ai accepté que cette émission pour m'expliquer, je n'en ferai pas d'autres* ». Il dévoile alors le plan de l'intervention qu'il a semble-t-il prévue : « *d'abord l'objectif, les raisons, deuxièmement (...) la méthode, pourquoi j'ai choisi cette méthode, troisièmement les faits précis et les faits contestés par la direction. Je vais, vraiment je vous le dis sincèrement, vous dire toute ma vérité, elle pourra être contestée, vous pourrez la critiquer* [« Merci ! » lâche Duhamel, sarcastique] *mais je veux avoir l'occasion de m'exprimer une fois avant d'être jugé* ». C'est assez mal parti...

Peillon peut parler en tout une minute et 12 secondes, déplorer que « *la seule émission de prime-time* » sur le service public soit consacrée à ce débat qu'on veut « *imposer à tout prix* » avant d'être coupé à nouveau par Denisot qui tient à sa question : « *Pourquoi cette stratégie ?* ».

Peillon tente de ménager la patience de ses interlocuteurs : « *Je vais y venir, je viendrai aussi sur les faits, je vais... si vous me laissez vraiment trois minutes, je vais essayer d'aller plus vite* ». En 45 secondes, il peut à peu près

terminer son premier point, en signalant son « *sujet de préoccupation profond par rapport à l'évolution et à l'organisation du débat médiatique par rapport à nos préoccupations* », et tente d'enchaîner sur le second. C'est mal connaître ses interlocuteurs :

- Vincent Peillon : « *Comment faire pour exprimer cette indignation ?* »
- Ariane Massenet qui a la solution, le coupe : « *Y aller et le dire* »

Les solutions selon Vincent Peillon (constamment interrompu)

- Vincent Peillon : « *Y'a quatre solutions, on ya réfléchi, vous savez, j'y ai réfléchi beaucoup* »
- Michel Denisot, qui voit là l'occasion d'éclaircir un point capital : « *Seul ? seul ? seul ?* »
- Vincent Peillon : « *Avec ceux qui m'entourent, mes proches, ce ne sont pas des décisions qui se prennent à la légère* ». Après avoir été entraîné dans cette digression, Peillon revient sur ses quatre solutions :

****Première solution :** venir dans le débat, d'en accepter comme d'habitude les termes : cela « *consistait à venir après ce qui avait été fomenté par le service public (...)* »

- Ariane Massenet : « *ce n'est pas ce que dit Arlette Chabot, elle dit que vous étiez au courant de la façon dont ça allait se passer.* »

- Vincent Peillon : « *Je vais y venir sur les faits* »,

- Michel Denisot : « *Allons-y, allons-y !* »

- Alain Duhamel, qui perd lui aussi patience, bouge la tête, roule des yeux et lâche : « *Lentement !* »

- Vincent Peillon : « *J'essaye d'exposer en sincérité quel a été mon cheminement...* »

- Alain Duhamel : « *Non, mais c'est important ensuite de pouvoir en parler quand même ! Donc faut qu'il reste un peu de temps !* »

****Deuxième solution :** y aller et « *faire un esclandre* » : « *Difficulté : le comportement sur le plateau, etc.* »

****Troisième solution :** « *l'annoncer, ce qui était plus naturel, l'annoncer 12h avant, ou 24 heures avant, ou 48h...* »

- Michel Denisot : « *C'est ce qui se fait* »

- Vincent Peillon : « *C'est ce qui se fait ordinairement, et donc on ne saisit pas ses concitoyens, ni même d'ailleurs le monde médiatique, ni même ses amis politiques du problème de fond, dont on pense...* »

Michel Denisot : « *Quelqu'un d'autre aurait pris la place...* »

- Vincent Peillon : « *Quelqu'un d'autre vient, l'émission se déroule normalement, on trouve toujours quelqu'un (...)* »

****Quatrième solution :** « *Ou il y avait cette solution qui était brutale, pour créer ce débat que je souhaite aujourd'hui* »

- Ariane Massenet : « *un coup médiatique* »

- Vincent Peillon : « *Pour moi, vous savez (...) si je faisais des coups médiatiques, ça se saurait.* »

- Ariane Massenet : « *C'est un peu ce qui se passe* ».

Peillon reprend la parole, revient sur ses motivations, mais pas longtemps. Ariane Massenet le coupe et donne franchement le fond de sa pensée : « *Moi, pour être très franche Monsieur Peillon, je n'ai pas compris, j'ai trouvé que vous aviez manqué de courage, je me suis dit "Tiens Monsieur Peillon se déballonne"...* »

Alain Duhamel à tout compris

Alain Duhamel coupe à son tour, Ariane Massenet : « *Moi j'ai très bien compris. J'ai très bien compris* ». Qu'a-t-il compris ? Pas grand-chose, en trois points :

- Alain Duhamel : ***Un, que c'était un traquenard, ça s'appelle un traquenard ; dire "je suis invité, je viens, vous me dites comment s'organise l'émission, d'accord" et puis pendant que l'émission a commencé, je ne viens pas et je fais un communiqué, ça ça s'appelle un traquenard. Deuxièmement, une rechute, parce que vous avez demandé la tête d'Arlette Chabot, j'ai pas une passion pour Arlette Chabot, mais la tête d'Arlette Chabot et d'un certain nombre de gens autour d'elle, au dessus d'elle, au dessous d'elle (sic), ça c'est le congrès de Valence, il faut que les***

têtes tombent, c'est une espèce de résurgence, c'est... bon, vous avez des précédents. Et puis troisième chose, et surtout, l'idée selon laquelle **le service public ça devrait être une espèce de réserve d'indiens en dehors des débats qui existent réellement dans la vie politique** au moment où on parle, ils sont bons, ils sont mauvais, et la question de savoir si on débat avec le Front national, question qui se posait déjà il y a 25 ans, j'en sais quelque chose, puisqu'il y avait eu quelque chose de beaucoup plus brutal encore quand on avait invité Jean-Marie Le Pen à L'Heure de Vérité pour la première fois et ben le fait de se dire on ne peut pas débattre et ben ce qu'on a vu c'est que quand on ne débattait pas avec Le Pen il montait, et que quand on a débattu, il baissait. »

S'en suit un vif échange avec Peillon qui tente encore de s'expliquer :

- Vincent Peillon : « Mais quand vous jouez un match... »
- Alain Duhamel : « Moi je ne joue pas ! »
- Vincent Peillon : « ...il ne faut pas que le match soit truqué »
- Alain Duhamel : « Mais qu'est-ce qu'il avait de truqué ? »
- Vincent Peillon : « Je viens de vous le dire... »
- Michel Denisot renchérit : « Mais vous connaissiez la règle avant ! »
- Alain Duhamel : « Qu'est-ce qu'il avait de truqué ? »
- Vincent Peillon : « Non, je vais vous le dire, parce que je n'ai pas pu finir sur les faits mêmes et ces inexacitudes qui viennent d'être colportées »
- Alain Duhamel (piqué) : « Moi j'ai rien col-por-té »

Vincent Peillon signale qu'il a participé à un débat avec Bruno Gollnisch : « Moi je fais les débats quand il y a un match à égalité de droits et de devoirs, là c'est pas ça... ». Et Peillon d'expliquer en quoi selon lui le débat était truqué, en revenant sur le dispositif de l'émission, « entièrement dédiée à Monsieur Besson », avec l'opposition qui « va venir derrière ». Une intervention interminable de 35 secondes – aussi Ariane Massenet vient-elle à nouveau l'interrompre : « c'est pour ça que je vous dis que je ne comprends pas, est-ce que votre absence fait avancer le schmilblick...fait avancer le débat ? ».

« Je le crois », répond Peillon : selon lui beaucoup de gens s'interrogent sur « cette organisation de la vie publique dans laquelle l'opinion, comme nous les hommes politiques, nous sommes maintenant manipulés. Car dernière chose que je veux vous dire... » Mais c'était sans compter le grand sage Jean-Michel Apathie qui, la mine sinistre et solennelle, le coupe soudain pour dire la Vérité.

- Jean-Michel Apathie : « Vous qui êtes philosophe et qui avez beaucoup parlé de la République, vous utilisez pour vous faire entendre dans cette circonstance le mensonge – "je viens puis je ne viens pas" –, et la dissimulation. C'est absolument incroyable de constater cela. Le mensonge et la dissimulation dans le débat public ne peuvent pas avoir leur place. Rien ne justifie que l'on utilise le mensonge pour se faire entendre, rien. »
- Alain Duhamel : « Et pis quelque chose encore pire : c'est un esclandre à la Ségolène Royal ! ». (Ce trait d'esprit n'ayant fait rire personne, il le répète. En vain)
- Jean-Michel Apathie (couvrant la voix d'Alain Duhamel) : « Parce que si c'est quelque chose que vous, vous commencez à utiliser, tout le monde peut l'utiliser. »

Vincent Peillon essaye de répondre à Apathie, mais c'est au tour de Joseph Macé-Scaron de lui couper la parole...

Un avocat de la « défense »

- Joseph Macé Scaron : « Je peux dire juste un mot ? (...) Quand j'entends là maintenant ce qui se passe et la réaction de mes confrères et néanmoins amis, là j'ai l'impression que pour l'instant c'est vous qui tombez dans un traquenard »
- Apathie, incrédule : « Pourquoi ? »
- Joseph Macé Scaron : « Parce que, évidemment, nous sommes tous journalistes, donc évidemment tous solidaires d'Arlette Chabot »
- Jean-Michel Apathie, trahi par un des siens, trépigne : « C'est pas en tant que journalistes... »
- Alain Duhamel, que tant de violence offusque : « Oh ! »

Le concert confus d'indignation

- Jean-Michel Apathie (difficilement audible) : « Joseph ce n'est pas du corporatisme Joseph »
- Alain Duhamel : « Joseph, c'est elle qui m'a [inaudible], alors je suis solidaire de rien du tout »
- Joseph Macé Scaron : « Ça va de soi »
- Jean-Michel Apathie : « Joseph **trouvez un argument de meilleure qualité que le corporatisme**, s'il vous plaît, s'il vous plaît »
- Alain Duhamel, prof de journalisme, commente et donne des notes : « Peut mieux faire »
- Jean-Michel Apathie renchérit : « Ah oui »
- Joseph Macé-Scaron qui tente de poursuivre : « C'est un premier élément »
- Jean-Michel Apathie : « C'est triste, ça »
- Joseph Macé-Scaron : « Non ce n'est pas triste, c'est la vérité, c'est pour ça que vous réagissez comme ça ».
- Jean-Michel Apathie sort ses dernières armes : « Non, le corporatisme c'est triste, la preuve on n'est pas solidaires avec vous, vous êtes journaliste aussi »
- Joseph Macé-Scaron poursuit : « Le deuxième élément qui est quand même important : bien sûr que ce débat dès le début est un débat qui est un débat pipé, quoi qu'il soit, même si Vincent Peillon y avait participé ou pas »
- Jean-Michel Apathie le coupe : « Il n'a qu'à dire qu'il n'y participe pas ! »
- Joseph Macé-Scaron : « Monsieur Vincent Peillon y participait en tant que vedette américaine à la fin. Ce qui s'est passé quand on voit la manière dont a été présenté M. Besson. Ce portrait absolument indigne... »
- Jean-Michel Apathie : « C'est autre chose, ça »
- Joseph Macé-Scaron : « ... qui était de l'ordre de la psychologie vague alors qu'on cherchait à faire de la politique. "M. Besson, non il n'a pas trahi, il a basculé" ; dit-on dans le portrait de France Télévisions »
- Alain Duhamel, montrant Peillon : « Ben, il aurait pu le dire ! »

Fin de la première partie. Avant de lancer la page de publicité, Michel Denisot demande à Vincent Peillon s'il veut dialoguer avec Arlette Chabot : « On peut l'avoir au téléphone si vous voulez », dit-il. « Je veux dialoguer avec M. Besson », répond Vincent Peillon « dans des conditions normales, je demande un débat, c'est le service public ».

II. Deuxième session du Tribunal

Retour en plateau avec Vincent Peillon : « L'homme du jour » annonce Michel Denisot qui lui demande si Martine Aubry était au courant et si elle approuvait son choix. Vincent Peillon répond qu'il l'a informée de sa décision, mais qu'il ne lui a pas demandé d'approuver ou de désapprouver. Et il enchaîne :

- Vincent Peillon : « Ce qui est le plus difficile pour moi, et je le comprends en même temps, c'est d'être traité, comme l'a fait Jean-Michel Apathie, de menteur. mais lorsque les gens font de la télévision spectacle, ce grand match Besson/Le Pen (...) Il faut savoir le mensonge comment ça marche, et je veux que ceux qui nous entendent le sachent. En décembre, j'ai un coup de téléphone de Nathalie Saint-Cricq, collaboratrice qui me traite maintenant de voyou – je pense que les journalistes ne devraient pas traiter comme ça les hommes politiques, ce n'est pas une bonne chose – qui me dit "est-ce que vous accepteriez (...) un débat sur l'identité nationale ?". "Oui, je suis prêt à débattre". Je pensais que les formations de l'opposition (sic) et elle ne m'en dit pas plus. Donc je donne un accord de principe. J'apprends par la lecture du Parisien que France 2 prépare à la rentrée le grand match Besson-Le Pen ; et comme j'ai un peu d'expérience, je comprends le rôle qu'on va nous faire jouer là-dedans... »
- Michel Denisot : « D'accord. »
- Vincent Peillon : « ...Et c'est uniquement vingt-quatre heures avant que j'ai effectivement Arlette Chabot qui me donne le déroulé de quelque chose que j'avais ... »
- Ariane Massenet l'interrompt : « Le matin-même. Arlette Chabot dit le matin-même. »
- Vincent Peillon : « A 11 heures. »
- Ariane Massenet : « C'est ça, donc le matin-même, pas vingt-quatre heures. »

(Brouhaha...)

- Alain Duhamel (indifférent aux faits, comme Denisot l'était au fond): « Attendez, on ne refait pas la bataille de Wagram, là non plus ».

Commence alors, sinon la bataille de Wagram, du moins le match de Canal Plus. Placés côte à côte, Vincent Peillon et Alain Duhamel se tournent l'un vers l'autre.

- Vincent Peillon, (qui répond ainsi à la remarque sur la bataille de Wagram): « Si, si, parce que vous voyez... Il y en a qui ont le droit de mentir et puis les autres en face doivent plier devant les puissances médiatiques ? »

Alain Duhamel se tourne complètement vers Peillon, se dresse et croise les bras avec un air de défi (ce qui . provoque quelques rires dans le public).

- Alain Duhamel : « Et qui a le droit de mentir ? »

- Vincent Peillon : « Vous. Tout le temps. »

- Alain Duhamel tape des mains sur la table, recule son fauteuil, et, d'émotion, ne parvient plus à reprendre sa pose bras croisés. Nouveaux rires dans le public : « Ah ben ça alors ! »

- Vincent Peillon : « Et en permanence. Et d'organiser les débats. Et choisir vos invités. Et de leurs idées sur les questions. »

- Alain Duhamel : « Eh ben donnez moi un exemple, eh ben donnez moi un exemple. »

- Vincent Peillon : « Ecoutez... »

- Alain Duhamel : « Le "vous" était qui ? Le vous, c'était qui ? »

- Jean-Michel Apathie (que l'on entend à peine) : « Le "vous" était un terme générique. Pas Alain, pas Alain... »

- Vincent Peillon : « En l'occurrence, dans la préparation de l'émission, on ne me dit pas, quand on demande l'accord, qui il y aura. **On ne dit pas, lorsqu'on fait venir Martine Aubry sur des sujets sociaux, qu'on va consacrer la moitié du temps à l'identité nationale, avec une photo [il désigne le grand écran du plateau] de jeunes filles portant la burqa pendant toute la soirée.** Il y a des procédés en France qui doivent cesser. Et si je dois me sacrifier, franchement, personnellement, pour alerter quelques consciences, je le fais avec beaucoup de plaisir parce que j'ai noté quand même que beaucoup de Français sont aujourd'hui conscients de cette manipulation. On va voir M. Sarkozy trois heures sur TF1 ; on est en période électorale qui commence. On avait ça hier : c'est inscrit dans une stratégie de communication politique et je dis... »

- Jean-Michel Apathie : « Pffff... »

- Michel Denisot : « Vous pensez qu'il y a un grand manitou qui dirige tout ça ? »

- Vincent Peillon : « Je dis qu'en l'occurrence oui, et d'ailleurs pour votre profession aujourd'hui, moi je suis... » (Brouhaha)

- Joseph Macé-Scaron : « Ben oui, c'est organisé quand même »

- Jean-Michel Apathie : « Non mais écoutez, il ne faut pas tomber dans une dérive. La République n'est pas euh... » [Il ne sait visiblement pas comment finir sa phrase.]

- Alain Duhamel embraye : « Il ne faut pas non plus faire de la paranoïa, parce que... »

- Joseph Macé-Scaron : « Mais ce n'est pas de la paranoïa ! C'est pas de la paranoïa quand même ! Les deux premières émissions de la rentrée... » Il veut poursuivre mais Duhamel et Peillon parlent en même temps.

- Michel Denisot : « Attendez, parce que personne ne vous entend ». C'est Alain Duhamel qui s'impose :

- Alain Duhamel : « Sur un point précis. On ne peut pas à la fois se plaindre de ce que le débat ne se déroule pas dans des conditions satisfaisantes [Denisot : « Ouais »], et, alors qu'on dispose d'un temps de parole équivalent... ben oui, c'est un temps de parole équivalent ! »

- Joseph Macé-Scaron : « Non »

- Alain Duhamel, se tournant vers Joseph Macé-Scaron : « Le deuxième plateau ? Bah, je l'ai fait dix fois ! »

- Joseph Macé-Scaron : « Mais non ! mais ça n'a rien à voir... »

- Alain Duhamel, se retournant vers Peillon, fait un geste de main assez méprisant envers Macé-Scaron : « Ah, ça n'a rien à voir, d'accord... Non non non, C'est différent. Quand

on a un temps de parole, ne pas l'utiliser ! On ne peut pas à la fois refuser les débats télévisés, et dire il y a pas de débat ! »

- Joseph Macé-Scaron : « Mais bien sûr, quand tous les téléspectateurs seront partis ! »

- Alain Duhamel : « Mais ça n'est pas vrai ! »

- Joseph Macé-Scaron : « Mais bien sûr ! »

Tout le monde parle en même temps, « c'est la cacophonie », s'exclame Denisot. Vincent Peillon s'impose et s'adresse à Duhamel :

- Vincent Peillon : « Alain Duhamel, vous mettez une passion curieuse, là et j'aimerais la comprendre (...) Est-ce que vous pensez vraiment que le Front National doit être l'invité du prime-time sur le service public sur un sujet qui n'est pas la préoccupation majeure de la France, vous l'avez dit vous-même sur ce plateau ? Est-ce que vous pensez qu'il faut nous gaver de choses inacceptables lorsque nous ne le souhaitons pas ? »

Duhamel, très énervé, veut répondre, mais Denisot intervient : « Alain, une seconde, une seconde... ». Alain Duhamel : « Bah non mais attends, il me prend à partie, faut que je réponde quand même ! » Mais Denisot a une bonne raison de couper court : « Il était convenu que vous veniez seul, Arlette Chabot était d'accord pour débattre avec vous, vous ne le souhaitiez pas. Elle suit l'émission au téléphone, est-ce qu'on peut lui donner la parole deux secondes ? » Vincent Peillon : « Bien sûr ! » Denisot : « Arlette ! Bonsoir. »

Arlette Chabot s'explique

Arlette Chabot parle pendant 2 minutes 30 sans interruption. Elle se dit « consternée ». Pour elle, après avoir été contacté au mois de décembre, Vincent Peillon a admis les termes du débat en janvier : « On a proposé au début du mois de janvier (...) une organisation du débat : soit il intervenait comme premier adversaire d'Eric Besson, soit il intervenait après Marine Le Pen. Pourquoi ? Parce qu'on lui a dit, et il a repris cette expression, ça lui permettait de "ramasser l'ensemble de l'émission" et de répondre à l'ensemble des interventions d'Eric Besson, et notamment de juger son comportement face à la représentante du Front National. [Pendant cette explication, Peillon sourit et secoue la tête comme pour signifier que Chabot dit n'importe quoi.] Pourquoi avons-nous invité aussi Marine Le Pen ? On l'a invitée parce que depuis le début on se demande si Eric Besson court derrière le Front National, court derrière les voix oui ou non, donc on s'est dit tiens, on va voir comment Eric Besson se comporte et argumente face à Marine Le Pen ».

Puis Chabot répète que Peillon « avait le choix » et qu'« il a eu le choix, il a accepté les conditions, il n'a jamais été piégé » ; et que la veille au téléphone « il était déjà parfaitement au courant, et il avait parfaitement accepté. On va finir par publier les mails qu'on reçoit ». Elle affirme qu'il ne lui a jamais dit avoir été gêné par l'organisation de l'émission. « Auquel cas nous aurions rediscuté. Ça fait longtemps que je fais des émissions ; je n'ai jamais piégé personne. » Chabot dit pour finir qu'elle aurait pu inviter quelqu'un d'autre mais que Peillon « ne le souhaitait pas, et c'est dommage ».

« Merci Arlette », reprend Denisot, qui demande à Peillon s'il réclame toujours la démission de Chabot. Peillon dit : « Oui, bien sûr. Il faut assumer ses responsabilités quand on organise ce genre de débats ».

Joseph Macé-Scaron trouve que « ce n'est pas le rôle d'un politique de demander la démission d'un journaliste. De même que, de même que l'inverse... ». Cela provoque un accrochage avec Apathie qui trouve cela contradictoire avec ce que Macé-Scaron disait « à l'étape précédente sur la manipulation des foules. Après tout, si on considère qu'un journaliste manipule les gens, eh ben il n'est pas à sa place hein... ». Macé-Scaron se défend de l'emploi du terme manipulation, Apathie se retranche sur la « tonalité » des propos de Macé-Scaron.

Denisot lance alors « un document » : une vidéo d'un échange privé entre Vincent Peillon et Marielle de Sarnez

prise samedi 9 janvier 2010, lors d'une réunion à Nanterre. « Il y avait des caméras qui tournaient, qui n'étaient pas cachées, et vous avez échangé avec elle sur votre doute, s'il fallait y aller ou pas. »

- Vincent Peillon : « Je suis emmerdé parce que jeudi, l'émission, j'arrive pas à prendre de décision »
- Marielle de Sarnez : « J'ai vu ça »
- Vincent Peillon : « Je sais pas si j'ai envie d'y aller »
- Marielle de Sarnez : « Elle fait Marine Le Pen avant pour le super valoriser »
- Vincent Peillon : « Non non, c'est pas le genre »
- Marielle de Sarnez : « T'es sûr ? »
- Vincent Peillon : « Sinon on n'y va pas. En moins de deux c'est réglé. Ils ont eu un débat dans la direction, Arlette Chabot a voulu mettre Marine Le Pen avant. Mais la rédaction... »
- Marielle de Sarnez : « Mais c'est ce que je pensais »
- Vincent Peillon : « Marine Le Pen / Besson »
- Marielle de Sarnez : « J'en étais sûre. T'es sûr ? Vérifie jusqu'au bout. Parce que le problème... »
- Vincent Peillon : « Y a un gros bordel dans la ... »
- Marielle de Sarnez : « ...le problème dans avec Marine Le Pen/Besson, c'est qu'il va expliquer que "pas du tout", la main sur le cœur et tout, tu vois »
- Vincent Peillon : « Ils ont complètement changé de discours. Tu as vu depuis la rentrée ? Hier sur France Info c'était étonnant... »
- Marielle de Sarnez : « Eh oui. C'est pour ça que je te dis ça. Ben c'est bien que tu le fasses toi ! »

Vincent Peillon s'appuie sur ce document pour affirmer que Chabot voulait mettre Le Pen en avant. Puis, évoquant le malaise existant dans la rédaction de France 2, il sera repris par un étrange défenseur

Les journalistes syndiqués, ces pelés, ces galeux...

- Vincent Peillon « II y a un grand malaise dans la rédaction. Il y a quand même des journalistes qui nous parlent, y a même des journalistes qui ont pris position hier pour demander – de la chaîne publique ! – l'annulation de ce débat qui déshonorait leur profession... »
- Alain Duhamel : « Disent-ils... »
- Vincent Peillon : « Disent-ils, oui, mais enfin ce sont des journalistes... »
- Alain Duhamel, haussant les épaules : « SNJ-CGT ! »
- Vincent Peillon : « Et alors ? »
- Alain Duhamel : « Ben je veux dire ce n'est pas la première fois qu'ils prennent des positions comme ça avant des débats ! »
- Vincent Peillon, se tourne vers Duhamel et réciproquement : « Vous ne pouvez pas traiter les gens comme ça M. Alain Duhamel. Je vous le dis gentiment parce que il y a un moment où moi, je n'ai plus... Franchement... »
- Alain Duhamel, prend un air de défi : « Non mais vous m'intimidez pas vous savez... »
- Vincent Peillon : « Mais je ne cherche pas à vous intimider... »
- Alain Duhamel : « Ce n'est pas la peine de prendre un grand air pour me parler ; parlez-moi comme vous le faites d'ordinaire ! »
- Vincent Peillon : « Et bien je vous dis... »
- Alain Duhamel : « C'est-à-dire courtoisement, en écoutant et en laissant répondre. Chacun son tour ! »
- Vincent Peillon : « Ne déconsidérez pas des journalistes parce qu'ils sont syndicalistes, ce n'est pas bon en démocratie. Ce mépris "SNJ-CGT" »
- Alain Duhamel, scandalisé, lève les bras et les yeux au ciel : « Mais qu'est-ce que vous, qui est-ce qui fait ça ? Qui est-ce qui fait ça ? C'est uniquement pour dire qu'ils ont des o-pi-nions ! Comme nous ! »
- Vincent Peillon : « Mais vous aussi ! »
- Alain Duhamel : « C'est ce que je dis ! Comme nous ! Mais il ne faut pas en faire une arme ! »
- Vincent Peillon : « Mais vous, vous avez plus que des opinions... »

Que voulait-il dire ? On ne le saura pas. Michel Denisot a décidé que le temps était venu pour lui d'ouvrir grand ses oreilles afin d'écouter religieusement la leçon de morale que

le professeur Apathie tient à lui enseigner une bonne fois pour toutes.

- Jean-Michel Apathie, (solennel) : « Vincent Peillon. Vous avez le droit de penser que ce débat est indigne. Vous avez le droit de dire que le service public n'a pas à l'organiser. Vous avez le droit de critiquer tous les gens qui organisent ce type de débat. En tant que responsable politique, vous n'avez pas le droit, mais vraiment je le dis avec la plus absolue sincérité, le droit de dissimuler vos intentions, puis de mentir pour provoquer une situation. Ça, dans le débat public, ça n'est pas admissible [fait-il avec force mouvements de mains pour appuyer son propos]. On ne peut pas vivre ensemble le débat public comme ça ». Il est interrompu.
- Joseph Macé-Scaron : « Dans le débat philosophique, ça s'appelle le dévoilement, hein, je crois que Heidegger a écrit quelque chose là-dessus. »
- Alain Duhamel, soucieux de précision : « Et en politique, ça s'appelle un piège. »
- Jean-Michel Apathie, poursuit en haussant le ton : « Si tous les responsables politiques se sentent autorisés à camoufler leur pensée, à dire l'inverse de ce qu'ils pensent pour provoquer la faute de leur concurrent, je peux vous dire que le débat public deviendra incompréhensible. Et j'aimerais juste, pour terminer, que vous dissociiez, dans votre propos, ce qui est votre attitude, qui à mon avis me paraît très contestable, de votre jugement sur le débat, parce que ça effectivement ça peut être discuté. Ce sont des choses différentes. Il faut que vous assumiez votre responsabilité. »

Vincent Peillon déclare « assumer sa responsabilité », dans la mesure où ses « armes » étaient « soit de plier, et de faire que cela continue, soit de créer ce scandale. »

- Alain Duhamel : « Soit d'être bon, d'être bon dans le débat ! »
- Vincent Peillon : « Ne faites pas semblant [...brouhaha...] Je le demande ce débat, je n'ai pas de problème. Là c'est une grande messe organisée avec une visée politique, qui ne respecte pas le cadre d'un débat démocratique... »
- Jean-Michel Apathie : « Et bien n'y participez pas ! n'y participez pas ! »
- Vincent Peillon : « Et alors on laisse les choses s'installer comme ça dans ce pays »
- Jean-Michel Apathie : « Et dites que vous êtes indigné, voilà... »
- Vincent Peillon : « Et vous pensez... »
- Alain Duhamel (difficilement audible) : « C'est vous qui utilisez les armes médiatiques contre le médiatique »
- Vincent Peillon : « Et vous avez bien compris »
- Alain Duhamel : « Mais ça m'arrive ! »

Puis à la demande de Joseph Macé-Scaron, il s'explique sur sa demande de démission – ou plutôt sa volonté que « des têtes tombent, là je comprends pas bien pourquoi ». Vincent Peillon répond : « (...) Quand je le fais, je suis pas convaincu que c'est vraiment moi qui détiens le pouvoir et que des têtes vont tomber (...) mais je voulais que soit entendu qu'il y a des gens qui exercent des responsabilités de service public. C'est un métier très difficile, je pense, d'être journaliste, les missions de service public sont extrêmement difficiles. Se laisser aller à organiser des débats comme ça, inviter des gens sans leur dire dans quel cadre (...) ça suffit ! »

- Alain Duhamel : « Et donc vous demandez des têtes ! »
- Vincent Peillon : « Que je n'obtiens pas, et je ne suis pas un coupeur de têtes »
- Alain Duhamel : « Mais vous faites semblant »
- Vincent Peillon : « Mais je veux que les responsabilités soient pointées, parce qu'il y a des plus et des moins responsables, il y avait des journalistes dans cette rédaction qui étaient profondément heurtés dans leur dignité professionnelle de devoir participer à cela. »
- Et Michel Denisot de conclure : « On va s'en tenir là... »

Transcription : Frantz Peultier Olivier Poche et Matthieu Vincent